

La culture de la peur :

pour la soumission ou l'émancipation ?

mardi 26 /04/18h

1) Définition

La peur¹ est originellement une attitude devant un danger précis ou un événement estimé tel. Qui pousse à l'évidence à l'éviter; c'est aussi une émotion qui paralyse l'activité et le jugement. Dans nos sociétés, elle a constamment été l'objet de réprobation, les éléments les plus archaïques de notre éthique valorisant le courage², cette vieille valeur militaire³. Une telle évaluation prédomine sur toute analyse de la fonction de la peur dans la préservation de l'intégrité de la personne. C'est ainsi que Descartes. Dans le traité des *passions*, après l'avoir d'abord analysée dans le contexte des passions en rapport avec la conduite face aux choses nuisibles au corps (art. 36), change sensiblement d'attitude dans la deuxième partie, par l'introduction d'un point de vue axiologique. La peur ou l'épouvante (contraire à la hardiesse) surgit quand il y a difficulté en l'élection des moyens, ou en l'exécution concernant les événements qui dépendent de nous. C'est seulement un excès de lâcheté, qui est toujours vicieux (art. 59). Il est possible certes que cette évaluation change dans les sociétés moderne : la peur y semble un sentiment légitime devant l'insécurité réelle ou imaginaire⁴ qui caractérise les grandes villes ou devant l'incertitude de l'avenir. *Notions philosophiques (Ed.)*

2) ressorts darwiniens de la trouille

. Incompréhensible, la trouille ? Pas du tout. Elle a des ressorts très bien réglés. Ainsi, nous avons moins peur des dangers que nous contrôlons – avoir une arme à feu chez soi – que de ceux contre lesquels nous ne pouvons rien – se faire cambrioler. Nous avons également moins peur des dangers naturels – le cancer de la peau dû au soleil – que des dangers dont la cause est l'homme – les hypothétiques risques liés à la consommation d'aspartame. Nous craignons moins les dangers dont les effets se manifestent sur le long terme – fumer – que ceux dont les effets sont immédiats – une explosion nucléaire. Enfin, à nombre de victimes égal, un danger est jugé moins important s'il concerne un petit nombre de victimes régulièrement – les accidents de voiture – plutôt qu'un grand nombre de victimes exceptionnellement – les accidents d'avions. C'est pourquoi on qualifie ce dernier type de menaces de « risques terrifiants » (*dread risks*, en anglais). Le problème est que ces jugements ne reposent pas sur une évaluation objective des risques réels. Ainsi, les statistiques nous enseignent, par exemple, qu'une arme dans une maison a 22 fois plus de chances de blesser un de ses habitants, qu'un intrus y pénétrant par effraction. De même, un vol transatlantique se révèle aussi peu dangereux qu'un trajet de vingt kilomètres en voiture. Il est donc plus risqué de prendre son automobile pour aller à l'aéroport que de monter à bord d'un vol *low cost*. Même

¹ Spinoza distingue *metus* et *timor*: *metus* – la crainte – est objectif tandis que *timor* – la peur – est subjectif, c'est-à-dire qu'en principe, le *metus* est une réaction de prudence justifiée par l'objet, tandis que le *timor* est la manifestation d'un trait de caractère, connoté négativement. *Metuo hostes*, parce qu'il y a bien là de quoi avoir peur et que seuls les fous n'ont jamais peur ; *Timeo hostes*, parce que je suis un timide de nature.

² Dans l'Éthique à Nicomaque, Aristote pense qu'une personne courageuse est quelqu'un qui ne craint que ce qui est redoutable et qui est capable d'agir ainsi que l'exige la raison en face d'une crainte raisonnable. L'homme brave n'est pas quelqu'un qui n'éprouve aucune crainte : il est maître de lui, de ses sentiments et de sa réflexion malgré la peur.

³ Je suis lâche si je ne choisis pas le parti le plus dangereux. » » L'honneur commande le courage et « c'est devant la pointe de l'épée que le courage se prouve. » Alain, *Mars ou la guerre jugée*

⁴ 3si j'étais venu au monde sans peur, je n'aurais aucune raison de m'attacher. Cela veut dire aussi que ce n'est pas en apportant le maximum de sécurité à nos enfants qu'on leur donnera confiance en eux, c'est en leur apprenant à dépasser leurs peurs Cyrulnik

à notre époque troublée, il n'y a guère de raison de s'inquiéter : le scientifique David G. Myers a calculé que les terroristes devraient détourner au moins cinquante avions par an – en tuant à chaque fois l'ensemble de leurs occupants – pour que l'avion devienne un moyen de transport plus dangereux que la conduite en voiture sur une même distance.

Si les peurs humaines sont injustifiées, d'où viennent-elles ? Là encore, les scientifiques contemporains proposent des explications déroutantes. Selon la psychologie évolutionniste, nos peurs reposent sur des mécanismes parfaitement adaptés... à l'aube de l'Histoire. Nous sommes programmés pour fuir le danger visible et évident. Face à un ours agressif, celui qui commencera par calculer la probabilité de se faire attaquer afin de déterminer l'action optimale se retrouvera décapité avant d'avoir pu ébaucher un seul geste. Celui qui a peur, lui, se réfugiera en lieu sûr. Dans l'environnement primitif, la peur augmentait les chances de survie. La théorie de l'évolution expliquerait alors que cette capacité à avoir peur ait été transmise de génération en génération : les individus imperméables à cette émotion seraient tout simplement morts avant d'avoir pu procréer. Mais pourquoi craignons-nous plus certains dangers que d'autres ? Revenons sur l'exemple des « risques terrifiants ». La peur prononcée qu'ils nous inspirent pouvait s'avérer rationnelle dans un environnement hostile, pour une humanité émergente se limitant à un nombre restreint de petites tribus. Un risque qui emporte un nombre important d'individus d'un seul coup aurait alors pu signifier l'extinction du groupe, voire de l'espèce. A contrario, un risque qui fait le même nombre de victimes, mais régulièrement réparties dans le temps, représentait une menace bien moindre pour la survie du groupe. La peur reste d'ailleurs parfois bénéfique dans notre monde actuel : j'ai peur de l'accident de voiture, donc je réduis ma vitesse ; j'ai peur du sida, donc j'utilise un préservatif ; j'ai peur de me faire agresser, donc j'évite les quartiers dangereux... Mais nos sociétés sont devenues si complexes et les risques ont tellement changé de nature, que nos peurs sont parfois mauvaises conseillères. Aujourd'hui, cette émotion est parfois adaptée, notamment dans deux types de situations : celles qui sont trop complexes à analyser, mais aussi celles qui requièrent une action très rapide(...) Plutôt que d'entreprendre un raisonnement élaboré, la peur nous enjoint à un comportement simple, rapidement applicable et parfois adapté (la fuite, la prévention, etc.). Parfois, mais pas toujours.

Adrien Barton philosophie magazine 29/10/2009, Ressorts darwiniens de la trouille

3) L'inversion paradoxale des valeurs : la peur vertueuse

Nos sociétés seraient-elles devenues trouillardes ? C'est ce qu'on pourrait croire en constatant la place paradoxale que la peur y occupe. Elle est paradoxale pour au moins trois raisons. Comment, tout d'abord, ne pas voir que nous vivons dans un monde où la sécurité règne comme jamais dans l'histoire de l'humanité ? La guerre s'est éloignée, la famine a disparu, l'homicide décline, l'espérance de vie augmente, la médecine n'a jamais été aussi efficace... et, au lieu de nous réjouir, c'est la trouille qui nous taraude. On a peur de manger, de boire, de respirer, de faire l'amour, de fumer... Ce sont d'innombrables petites phobies qui semblent avoir pris la place des terreurs d'autrefois. À ceci près que, dans notre univers laïc, rationnel et scientifique – et c'est un second paradoxe –, l'angoisse de l'apocalypse ne nous a pas quittés : effet du réchauffement climatique, catastrophe nucléaire, crash financier... l'évocation de ces risques retrouve dans l'espace public des accents prophétiques bien au-delà de leur analyse rationnelle. Enfin, et c'est le plus surprenant, la peur s'est déculpabilisée. Jadis, elle était un vice dont l'adulte devait se libérer pour grandir. De nos jours, elle est devenue une vertu, voire un devoir. Condition de la lucidité, aiguillon de l'action, elle a presque acquis le statut de sagesse. Qui ne tremble pas commet le triple péché d'ignorance, d'insouciance et d'impuissance. Comment en est-on arrivé à une telle inversion ? On peut avancer trois types d'interprétation.

1. Une première interprétation (d'inspiration nietzschéenne) imputera cette crainte générale au déclin de l'Occident. Face au dynamisme juvénile des pays émergents, les sociétés de la modernité tardive seraient devenues frileuses et timorées. D'un côté, le vieillissement démographique produirait une baisse de l'énergie et une paralysie des attentes ; de l'autre, la fonction protectrice de l'État infantiliserait la société en sur assistant les personnes. Bref, le triomphe des peurs révélerait la lente agonie d'un Occident pourri-gâté.

2. Une seconde lecture (d'inspiration toquevillienne) insistera sur notre soif de bonheur et de confort. Alors que les régimes aristocratiques étaient guidés par l'honneur des « gens biens nés », qui englobait l'esprit de sacrifice et le courage, les sociétés démocratiques recherchent le bien-être et la sécurité pour tous. Or le premier ne connaît pas de borne et sa préservation ne sait aucune limite. D'où cette conséquence : plus nous possédons, plus nous craignons de perdre. La montée des peurs est donc un effet mécanique de l'égalisation et de l'amélioration des conditions.

3. Une troisième interprétation (d'inspiration freudienne) verra dans la multiplication des peurs un moyen de répondre au vide spirituel de notre temps. Car la peur donne du sens et des repères dans un univers qui semble ne plus en avoir. À défaut d'avoir un avenir radieux, un horizon béni, il reste très utile d'avoir des perspectives nourries de non-sens ou un avenir piteux. La débâcle climatique, la catastrophe financière, la figure diabolique d'un président honni... tout cela redonne sens à nos actions et à nos vies. Bref : la peur rassure ! C'est ce que disait Freud à propos des phobies : leur multiplication nous permet d'échapper à l'angoisse causée par des conflits psychiques insupportables. L'angoisse, qui ne porte sur rien, ne peut être combattue, tandis que les peurs, qui sont limitées, peuvent être apprivoisées. On préfère avoir peur de quelque chose, plutôt que d'être angoissé par rien, c'est-à-dire par tout. D'où cette *idéologie* de la peur si puissante aujourd'hui. Elle est une idéologie, car elle offre, au fond, tout ce qui manque à nos sociétés désenchantées : elle fait sens (tout s'explique !), elle fait lien (tous ensemble !) et elle fait programme (agissons !). J'ai peur, donc je suis. Chacun pourra choisir entre ces trois interprétations et même tenter une habile motion de synthèse. Mais il ne faudrait pas non plus se mettre à avoir trop peur de la peur. Ce serait le comble !

Tavoillot28/06/2012

4)Un mécanisme de substitution : en proposant des cibles bien identifiées, la peur sert de masque à l'angoisse

A) constitution du sujet

Mais, parce que Hans⁵ va s'imaginer comme autre que ce qui est désiré, il est rejeté hors du champ imaginaire de la mère où, par la place qu'il y occupait, celle-ci pouvait trouver à se satisfaire. A cette place de l'angoisse. Hans va substituer une peur avec la production d'une phobie. Cette peur, à la différence de l'angoisse, a l'avantage d'être focalisée sur un objet: elle est en quelque sorte aux avant-postes de l'angoisse. Paradoxalement, elle a une fonction structurante. Elle introduit un ordre, certes exorbitant, dans le monde de cet enfant : il y a, ainsi, des lieux où il peut aller, où il n'a pas peur, et des lieux où il ne peut pas aller. Lacan peut dire : « Le sens de la phobie, c'est d'introduire dans le monde de l'enfant une structure. Elle met précisément au premier plan la fonction d'un intérieur et d'un extérieur. Jusque-là, l'enfant était en somme dans l'intérieur de sa mère », d'où il vient d'être rejeté. La confrontation à l'énigme du désir de la mère, l'énigme du désir de l'Autre fait surgir l'angoisse. Elle intervient quand le sujet rencontre ce manque dans l'Autre qui génère son désir et qu'il ne sait pas quel objet il est pour cet Autre et son désir. La peur de l'objet phobique qui se substitue à l'angoisse vient alors protéger le sujet de ce désir. L'objet

⁵ Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans freud 1909

Hans particulièrement aimé par sa mère qui le prenait dans son lit, va à la naissance de sa sœur développer une phobie des chevaux (peur d'être dévoré par les chevaux = peur d'être dévoré par la mère)

phobique est un signifiant: un signifiant à tout faire, il s'agit aussi bien du père qui punit, que de la mère qui dévore. Ces signifiants ont souvent une valeur générique au-delà de toute réalité présente. Ainsi, la peur du loup est toujours présente, alors qu'il n'y a plus de loups dans nos campagnes: mais elle est déposée dans la culture, dans nos mythes. L'enfant est désarmé du fait de sa dépendance absolue au désir de l'Autre, qui lui apparaît toujours comme énigmatique: «Que veut-il ? Que me veut-il?» Cette question ne cesse de resurgir tout au long de la vie, elle colore, donne son piquant, aux affres de la vie amoureuse de tout un chacun: que suis-je pour l'Autre? Qu'aime-t-il en moi, s'il m'aime? Et cela à chaque fois que cet autre m'apparaît vraiment autre. L'angoisse est ainsi une sorte de marqueur de l'émergence pour le sujet d'une relation à l'Autre, dans sa dimension réelle, et elle souligne la dépendance à l'Autre de toute constitution de sujet.

Pour Freud, toute angoisse est fondamentalement angoisse de séparation. En fait, c'est moins la séparation qui génère l'angoisse que ce qui se passerait si elle n'avait pas lieu: l'angoisse surgit d'éprouver ce lien qui dément la séparation. L'angoisse est donc marque de cette séparation, marque d'une trace laissée par la symbolisation de cette séparation. L'incarnation d'un objet (doudou, peluche, objet électif que Winnicott appelle objet transitionnel) est cette trace, ce reliquat qui témoigne que cette séparation n'est pas totalement symbolisable, qu'il y a un reste.⁶

De quoi avons-nous peur Alain Vanier, la peur émotion et passion, sous la direction d'Anne-Marie Dillens université de saint Louis p21

B) gestion religieuse des émotions

(Jean Delumeau). Il a montré comment l'accumulation des agressions qui frappèrent les populations d'Occident du XIV au XVII siècle provoqua un ébranlement psychique profond dont « témoignent tous les langages du temps». « Un "pays de la peur" se constitua à l'intérieur duquel une civilisation se sentit "mal à l'aise" et qu'elle peupla de fantasmes morbides.» L'angoisse et le désespoir menaçaient la cohérence sociale. «Les hommes d'Église», écrit Jean Delumeau, « désignèrent et démasquèrent cet adversaire des hommes. Ils dressèrent l'inventaire des maux qu'il est capable de provoquer et la liste de ses agents: les Turcs, les Juifs, les hérétiques, les femmes (notamment les sorcières) [...]. Une menace *globale* de mort s'est ainsi trouvée *segmentée* en des peurs, redoutables assurément, mais "*nommées*" et expliquées, parce que réfléchies et clarifiées par les hommes d'Église. Cette énonciation désignait des périls et des adversaires contre lesquels le combat était, sinon facile, du moins *possible*, la grâce de *Dieu* aidant. Le discours ecclésiastique réduit à l'essentiel fut en effet celui-ci : les loups, la mer et les étoiles, les pestes, les disettes et les guerres sont moins à redouter que le démon et le péché, et la mort du corps moins que celle de l'âme. Démasquer Satan et ses agents et lutter contre le péché⁷, c'était en outre diminuer sur terre la dose des malheurs dont ils sont la vraie cause.» Jean Delumeau note d'ailleurs que s'introduit alors une certaine peur de soi, car « tout homme peut, s'il n'y prend garde, devenir un agent du démon » Ce qui est ainsi décrit est un remarquable traitement de la peur. Ces agressions incompréhensibles renvoient chacun aux sources de la peur. Les expliquer, les nommer, les

⁶ . il est obligé d'inventer un objet qui vient à la place de sa mère quand elle n'est pas là, qui représente sa mère. C'est le nounours, le chiffon, le doudou... un objet que l'enfant invente et auquel il attribue la fonction, la possibilité de remplacer sa mère qu'il ne perçoit plus. Donc il commence à symboliser, puisque ce qu'il perçoit représente aussi quelque chose qu'il ne perçoit pas, ce qui est la définition même du symbole. La symbolisation vient donc étonnamment tôt, bien avant la parole. Il prend le chiffon dont l'odeur évoque sa mère

⁷ Pour faire comprendre l'énormité d'un seul péché mortel le dominicain Louis de Grenade, un auteur à succès du XVI siècle, affirmait: «Si toutes les calamités, tous les désastres et tous les maux qui jamais se déchaînaient sur la terre depuis le jour de la création, et s'y déchaîneront encore jusqu'à la fin des siècles, tous les supplices de l'enfer, étaient mis conjointement dans un plateau de la balance, et un seul péché mortel dans l'autre, la balance serait emportée par celui-ci ».

placer dans un combat dans lequel chacun peut trouver sa place, s'il ne change rien aux agressions, modifie la valeur et le sens même de la peur⁸. Ibidem p39

6 la peur=moyen de faire obéir les hommes ; la stratégie du choc ?⁹

Catherine Malabou :

... craindre la peur, car, comme le dit le mot lui-même, elle «nivelle», aplatit¹⁰, donc abaisse, avilit, pousse à l'obéissance aveugle, à la délation, à toutes les formes de lâcheté. Elle est bien sûr un des ressorts fondamentaux des régimes totalitaires. Je me souviens de ce passage de 1984, d'Orwell, où les prisonniers, pour avouer et changer de comportement, sont confrontés à ce qui leur fait le plus peur. Pour le héros du livre, ce sont les rats. Et puis il y a aussi l'image de l'esclave chez Hegel. Celui qui a peur se conduit en esclave. Dans la *Phénoménologie de l'esprit*, dans la lutte pour la vie et la mort, le maître est celui qui «n'a pas peur de mettre sa vie en jeu», il est prêt à mourir pour prouver sa liberté¹¹. L'esclave au contraire tremble pour sa vie et accepte, pour la conserver, d'être réduit à la servilité. Cela a un sens politique, bien sûr, mais aussi un sens psychique. La peur abaisse. Freud ira même jusqu'à l'installer au cœur de l'inconscient. Plutôt avoir peur que de jouir trop fort !

Marc Crepon. : Assurément, la peur a une dimension politique. Il était même convenu d'en faire une des lignes de démarcation entre les démocraties et les types de régimes politiques qu'on a coutume de lui opposer. Tandis que les dictatures, les régimes autoritaires et totalitaires appuient leur pouvoir sur la peur qu'ils entretiennent chez les citoyens, les

⁸ oui, il y a des raisons d'avoir peur. Si l'on veut conjurer la peur, c'est-à-dire la contenir, la réorienter politiquement pour construire une forme de calme vigilant, il faut commencer par dire : "oui, il y a de quoi avoir peur". Et c'est ce qu'on va faire : ce n'est pas tout à fait vrai qu'on a envie de passer toutes nos soirées en terrasse, on va se forcer un peu mais surtout on va se surveiller soi-même, faire attention à ne pas laisser monter en nous les passions tristes, prendre soin de ceux qui sont vivants et de ce qui est vivant en nous. Tout cela, c'est de la vigilance, quelque chose comme le courage d'avoir peur. Les idées, Patrick Boucheron, *Attentat, Terre...* <http://www.philomag.com/les-idees/le-courage-davoir-peur-130392> sur 4 23/03/2016 10:15

⁹ En 2007, la journaliste canadienne Naomi Klein publiait *La Stratégie du choc*. Un traumatisme collectif, une guerre, un coup d'état, une catastrophe naturelle, une attaque terroriste plongent chaque individu dans un état de choc. Après le choc, nous redevenons des enfants, désormais plus enclins à suivre les leaders qui prétendent nous protéger. Exemple : au Chili, sans les arrestations, tortures et disparitions massives d'opposants, de militants de gauche et de syndicalistes, jamais son programme économique n'aurait pu se mettre en place si rapidement. La torture et la répression faisaient donc partie en fait du choc nécessaire à la mise en place de ce drastique plan de réforme écologique.

¹⁰ C.Malabou. : *La peur a des synonymes troublants dans leur proximité. Par exemple, tremor (qui a donné trembler), est une forme de peur pour les Latins. Tremor signifie au départ le frisson, le vacillement, (tremor ignis : le vacillement de la flamme), puis le déséquilibre, qu'on retrouve dans «tremblement de terre». C'est à la fois ce qui tremble et fait trembler. Terror, mot masculin employé comme synonyme de panique, désignait un mouvement collectif : on parle de terror in exercitu, la panique qui s'est emparée de l'armée (panique, de pan, le tout, ou peut-être dieu Pan, qui effrayait par son aspect et sa musique). Mais la peur, c'est pavor. Or pavere veut effectivement dire «être frappé d'épouvante». Avoir peur, cette fois, n'est plus trembler mais «être frappé». Il apparaît que pavor provient de la même racine que pavire, qui signifie «battre la terre pour l'aplanir», et du verbe paver, «niveler la terre». L'émotion pénible que l'on ressent à la vue d'un danger nous frappe, nous aplatit, nous nivelle, nous rend sans différence, sans singularité. Le latin populaire possède le verbe espaventere, rattaché au latin classique expavere : d'où sont venus épouvante, épouvantail, épouvantable et même épave*

¹¹ La peur cède le pas à la colère, l'indignation. De plus selon Elena Milachina (journaliste russe) phie magazine 30/04/09 *Il existe au moins deux peurs. Il y a la peur qui paralyse et empêche d'agir, il y a aussi une peur qui vous pousse à agir. La première est une peur pour soi, et qui touche énormément de mes concitoyens. La seconde est la peur pour les autres, pour ceux qui souffrent, qui nous pousse à dénoncer les injustices et à surmonter sa peur égoïste. D'où vient cette peur pour les autres ? Je ne sais pas. Martin Luther King ou Anna Politkovskaïa la connaissaient, même si, du coup, ils sont morts jeunes et pas de mort naturelle*

démocraties étaient censées ne pas en avoir besoin pour gouverner. Or cette ligne de démarcation est de plus en plus fragile, pour ne pas dire brouillée. Impuissants à soulager les formes d'insécurité qui affectent le plus massivement les citoyens (la précarité de l'emploi, le chômage) les gouvernements concentrent leur action sur ce que le sociologue Zygmunt Bauman appelle des «*cibles de substitution*¹²», les délinquants, les «voyous», la «racaille» et, pour finir (ou pour commencer) les étrangers. Alarmer et inquiéter les électeurs, jouer de leurs émotions, alimenter leurs peurs est devenu à ce titre une recette commode pour des campagnes électorales, en mal de solutions

«La peur un moyen de faire obéir les hommes» ;<http://www.liberation.fr/societe/2009/10/31/>

7) à cause du ressort darwinien de la peur la prudence demande l'anticipation de la nécessité d'une rétrospection pour les violences abstraites

Jean-Pierre Dupuy. : Ce que j'appelle le catastrophisme éclairé n'est en rien un fatalisme. C'est tout le contraire ! Le problème dont je suis parti est le suivant : même quand nous avons la certitude que la catastrophe est devant nous, nous n'agissons pas, nous sommes incapables d'avoir peur. Le catastrophisme éclairé propose de faire comme s'il s'agissait d'une fatalité, tout en sachant que nous en sommes responsables. C'est une ruse prudentielle que nous mettons en place pour sortir de l'inconscience et de l'inaction. Pour nous réveiller, nous inventons un monstre extérieur à nous qui va nous détruire. La métaphysique que je mets en place est celle de mes cousins paysans des Landes. Quand quelque chose de mauvais arrive, ils disent après coup : « C'était écrit. » Cela ne veut pas dire qu'avant que cela se produise, ils considéraient que cela allait se produire nécessairement. C'est une nécessité simplement rétrospective. Si la ruse marche, on ne tente pas le destin, on se tient à carreau, on ne chatouille pas le tigre.

Dominique Lecourt: Vous voulez que les gens se tiennent à carreau, c'est-à-dire littéralement que chacun reste chez soi en se protégeant du monde extérieur ! Je ne crois pas à la pédagogie par la peur, pas plus qu'au management par la peur. L'être humain est justement celui qui refuse de rester en place. Qui s'interroge sur l'assignation des places. C'est ce qui fait sa grandeur. Vous promouvez en vérité une pensée de l'ordre. Mais il n'y a pas d'ordre humain qui vaille sans mouvement.

J.-P. D. : Ce que je propose n'est en rien incompatible avec la liberté, le dynamisme et l'ouverture des possibles. Simple, j'essaie d'inventer une parade pour lutter efficacement contre des menaces réelles. D'ailleurs, je ne prétends pas qu'il s'agisse d'une méthode universelle. Le catastrophisme ne s'applique pas à la grippe A, où il faut plus classiquement penser la prévention, appliquer le principe coûts/avantages. La grippe A, contrairement à d'autres menaces, ne met pas en péril la survie de l'humanité.

D. L. : Mais que signifie le terme « survie de l'humanité » ? C'est un rêve !

J.-P. D. : Une guerre nucléaire provoquée par l'accès de plus en plus difficile et compétitif aux ressources rares, fossiles et minérales, et les migrations énormes que l'anticipation des effets du réchauffement climatique va induire, n'a rien d'utopique. Votre réticence à envisager le pire illustre ce que Günther Anders nomme « *l'aveuglement face à l'Apocalypse* ». Si toute l'humanité n'est pas détruite, le bilan se chiffrera en centaines de millions de morts.

Jean-Pierre Dupuy / Dominique Lecourt : Apocalypse now ? • Dialogue.. philosophie magazine 29/10/2009

¹² Marc Crepon : quand un gouvernement est incapable simplement d'assurer la sécurité de la vie au sens le plus large du terme, on connaît très bien ce que cela signifie, ça signifie l'emploi, le logement, le bien être. Pour justifier son action il lui faut alors créer, fabriquer des cibles de substitution. C'est à dire que voilà, je ne peux pas vous assurer la sécurité de la vie, mais je vais vous assurer la sécurité dans un certain nombre de domaines et je vais désigner des cibles de l'insécurité.